

LOUIS CHARLES FIGUET

DESTINATION

AMÉRIQUE



ÉDITIONS LE PÈLERIN

COLLECTION "LES EMIGRANTS"

NO 10

Louis-Charles Piquet

DESTINATION AMERIQUE

1849

*Copie de la lettre de Louis Charles Piquet
à Abelville près Knoxville (Amérique).*

EDITIONS LE PELERIN

1985

DANS LA MEME COLLECTION

1. Rémy Rochat Les Emigrants, 1975.
2. Louise Truan Lettre d'Amérique, 1975
3. Louise Truan Deux nouvelles lettres, 1977
4. Anna Chavannes Journal de notre voyage quand nous sommes venus en Amérique en 1843, 1976

Ces quatre titres sont épuisés.

5. Henri Rochat Mémoires, 1980, tome I
(du Mont du Lac)
6. Idem Tome II
7. Idem Tome III
8. Idem Tome IV (à paraître 1986)
9. Idem Tome V (à paraître 1986)
10. Charles-Louis Piquet Destination Amérique, 1985.

Brève notice biographique sur Louis-Charles Piquet

Né au Brassus le 13 octobre 1798, dans la maison Jaquet, aujourd'hui Rue de la Gare 13; mort accidentellement à New-York en 1859, horloger et prédicateur de l'Assemblée évangélique au Brassus, puis à l'Eglise française de New-York, fils de Charles-Abel Piquet; il épouse le 19 août 1819 Julie Meylan née en 1798, décédée le 11 décembre 1839 qui lui donne 15 enfants; en 2ème nocce Elise Margot de Sainte-Croix née en 1807, morte en 1866 qui lui donne à son tour 6 enfants; du total de 21 enfants, 16 survécurent.

Sans doute poussés par les difficultés économiques de l'époque et aussi par les luttes religieuses parfois violentes qui marquèrent fortement ce premier quart du 19ème siècle, Louis-Charles Piquet et sa seconde femme prirent la décision d'émigrer aux U.S.A, à l'instar de nombreuses familles vaudoises qui s'installèrent dans la région de Knoxville (Tennessee) et dans l'espoir d'y trouver une vie meilleure et un avenir pour leurs enfants. C'est ainsi que le 25 juin 1849 Louis-Charles Piquet, sa seconde épouse enceinte de 6 mois et 16 enfants (de 1 à 29 ans) quittaient le Brassus pour toujours, accompagnés jusqu'aux Rousses par de nombreux parents et amis, pour prendre la diligence pour Paris, puis par chemin de fer, voilier, carrioles et chars et finalement à pied gagner Knoxville au terme d'un

voyage de 99 jours dont 47 pour la traversée de l'Atlantique.

C'est le récit de ce dur voyage que Louis-Charles Piguet fit à ses parents restés au Brassus, par une lettre du 11 octobre 1849, dont l'original semble perdu, mais dont on a une fidèle copie manuscrite due à feu Théophile Aubert, que nous vous proposons de lire.

La descendance de Louis-Charles Piguet aux U.S.A. prospéra après des débuts bien difficiles et l'abandon de la ferme de Knoxville en 1851 et l'installation définitive à New-York qui vit la fondation d'une fabrique de boîtes de montre en or, industrie qui s'avéra très satisfaisante.

Jean-Maurice Piguet

Les Esserts-de-Rive, le 13 mars 1985.

REMERCIEMENTS

- A Mr. Henri-Daniel Piguet au Senticr, pour son prêt du carnet original contenant la lettre de Louis-Charles P.

- A Mr. Jean-Maurice Piguet, des Esserts-de-Rive, pour toute la documentation fournie à l'occasion de la réalisation de cette brochure.

- A Mme Mariette Yenny-Piguet, pour le gros travail fourni à l'occasion de la copie dactylographiée de la lettre de L.-C. Piguet. Nous avons reproduit cette copie textuellement dans le cadre de cette brochure tirée à 150 exemplaires.

Voyage d'émigration de Louis-Charles PIGUET
aux U.S.A. en 1849

Participants:

Louis-Charles Piquet né en 1798
Elise Margot, sa 2^{ème} épouse née en 1807

Enfants du 1^{er} lit:

Charles-Auguste né en 1820
Rosette Vacheron, son épouse née en
Lina Augustine née en 1821
Marianne Henriette née en 1821
David Adolphe né en 1827
Charles-Abel né en 1828
Silas-Théophile né en 1830
Ely(ie) Onésime né en 1831
Benjamin né en 1832
Lirbain né en 1833
Julie-Anaïs née en 1835
Joséphine-Florine née en 1838

Enfants du second lit:

Émile Théodore né en 1842
Olympe Eloïne née en 1844
Dorina Victoria née en 1846
Haris William né en 1848

Eugène-Emmanuel né en 1849
à New-York (20 ou 27 août)

Total: 19 personnes y compris Eugène-Emmanuel.

Pour la suite du voyage il faut déduire Eloïne et Dorina, confiées à Monsieur et Madame Dupuis à New-York, sans enfants, qui firent des deux fillettes des institutrices.

Donc arrivée à Knoxville: 17 personnes.

Jean-Maurice Piquet

Les Esserts-de-Rive, le 13 mars 1985.

A Abelville, le 11 8bre 1849.

Très chers Parents,

Il est bien temps que vous receviez la nouvelle de notre heureuse arrivée au lieu de notre destination, le matin 2 du courant chez Mr. Espérandieu ferme Cochra-ne, où nous sommes restés jusqu'à avant hier que nous sortîmes faute de place pour habiter un petit loghouse ayant cheminée sur la ferme Davis en attendant que nous puissions entrer dans notre ferme (d'où j'ai jugé à propos de dater ma lettre) ce qui aura lieu, Dieu aidant, le 22 du courant: ferme qui est à 1 mille de celle de Mr. Espérandieu sur la même route de Clinton et à 5 milles de Knoxville.

Ce long voyage me semble maintenant un rêve et comme déjà une histoire, 3 mois et demi nous ont paru bien longs, toujours en présence de difficultés sans cesse renaissantes et comme aussi sans cesse fortifiés dans la foi et dans la prière; par ce moyen tout a été surmonté au fur et à mesure. Il nous est arrivé ce que m'écrivait un cher ami avant mon départ: Le Seigneur a gardé notre sortie et notre entrée, il nous a gardé sur mer, sur terre et quoique nous ayons éprouvés une multitude de privations, la faim, la soif, et une extrême fatigue, nous sommes forcés pour être de bonne foi d'affirmer à la louange de Dieu que nous avons été secourus partout et en toute manière et que nous avons reçu de sa bonté ce qu'il nous fallait tout juste. Jugez si le Seigneur avait compté juste la dépense puisque arrivés devant la ferme Espérandieu, il m'est resté après avoir payé les 2 wajorriers¹ qui nous amenaient de Chattanooga . . . 3 dol. Il était temps d'arriver. Le coût de notre voyage s'élève à soixante-six pièces de cinq francs par tête . . . 330 f.

-
1. Loghouse: cabane en rondins
 2. wajorrier: charretier

Nous avons été accueillis par la famille Espérandieu de la manière la plus affectueuse, ils nous attendaient depuis longtemps; ils étaient fort en peine à notre sujet ayant reçu déjà depuis bien des semaines notre arrivée à New-York. Ils ont tout mis en oeuvre pour suivre dans l'acquisition de la ferme qui nous convenait ayant à choisir sur 2 des mieux placées c'est de quoi nous nous sommes occupés ces jours-ci. Celle que nous avons préférée est de 200 acres dont 80 en culture à 5 dollars l'acre; la position est assez jolie, élevée, bon air, belle vue, nous avons aussi pour le moment 2 superbes juments, au printemps nous achèterons encore 2 chevaux car pour une telle ferme il en faut pour le moins quatre. On nous procure aussi charrue, wagon³; instruments aratoires et autres, batterie de cuisine, vaisselle en fer blanc, etc. Nous sommes tombés entre de bonnes mains grâce à Dieu. Mlle Postle⁴ nous est tout à fait dévouée. Nous avons aussi 4 vaches que nous trayons matin et soir sur les fonds de Mr. Espérandieu. Elles n'ont pas beaucoup de lait mais nous les ferons valoir, 2 autres sont encore achetées avec une 30aine de moutons et autant de porcs avec 3 truies portantes: ces derniers (moutons et cochons) coûtent 1 dollar la pièce, les vaches de 10 à 12 et les chevaux de 60 à 70. Nous aurons aussi des poules et des oies, etc.

A notre arrivée nous faisons tristes figures, car nous étions tout à fait au bout de nos forces après avoir dû camper et coucher en plein air pendant 7 soirs de suite autour d'un feu où nous faisons aussi notre cuisine le soir ainsi que le matin avant de continuer notre route durant les 8 jours que nous avons voyagés par wagons de Chattanooga à Knoxville parce qu'il n'y avait pas assez d'eau dans le fleuve pour les bateaux à cette saison: ceux qui viendront après nous seront peut-être mieux placés parce que le chemin de fer de

3. wagon: char

4. propriétaire de la ferme.

Dalton à Knoxville est en pleine voie d'exécution de manière qu'on pourra faire le voyage de New-York entièrement par bateau et chemin de fer mais enfin nous faisons tristes figures, néanmoins nous avons labouré à la bêche une grande étendue du jardin de Mr. Espérandieu.

Tout doucement notre affaire ira, 3 de mes fils se sont tout de suite placés dans la même fabrique à Knoxville pour nourrir avec leurs appointements le reste de la famille qui travaille à la ferme, car il faut vivre en attendant les nouvelles récoltes, entre les 3 ils nous gagnent 24 dollars par mois, après leur logement et leur nourriture, ce qui suffit au reste de la famille ce sont AUGUSTE, CHARLES et URBAIN. Auguste est maintenant un excellent fils que je suis heureux d'avoir avec moi. Pour exploiter la ferme je garderai le reste si je peux c'est-à-dire, si les salaires ne nous tentent pas, car on nous fait sans cesse des propositions en augmentant de sorte que pour une bonne chargée de parler le français à des enfants et les soigner, on donnerait après la nourriture et le logement 100 dollars par année. Mais Mr. Espérandieu me conseille de ne pas trop me presser parce qu'on peut attendre mieux encore, il nous suffit d'avoir pourvu par les 3 déjà placés aux subsistances du moment. Plus tard quand la ferme marchera nous verrons s'il ne conviendrait pas de nous mettre au-dessus de nos affaires par le moyen ci-dessus et qui paraît vouloir prendre de l'extension.

Ce qui est fort désagréable ici ce sont les routes qui sont très mauvaises: aucun gravier dur, uniquement de la terre qui en temps sec devient très dure avec une surface très raboteuse, mais par la pluie c'est une pâte où l'on enfoncé jusqu'au-dessus du soulier. Toute cette terre est propice à faire des briques, soit tuiles.

On rencontre toujours les Américains hommes, femmes et enfants allant à cheval. Ce qui ensuite est fort en arrière ici ce sont les maisons d'habitation avec leurs granges et écuries. Dans les petites villes elles sont

en général très bien? mais, dans la campagne ce ne sont que des loghouses c'est-à-dire des bâtiments faits avec des logs, les logs sont ce qu'on appelle en français des billons mis en travers souvent sans être équilibrés entaillés aux 2 bouts pour être tenus les uns par les autres on élève un quarré à la hauteur de 8 à 9 pieds et même de 10 à 12, voilà pour les 4 murs, ensuite une espèce de toiture est ajustée dessus et couverte de longues ancelles de chêne. Le pin, le cèdre, l'accacia, le chêne, l'ycoris, tels sont les bois qui entrent dans ces constructions; les entredeux des logs sont garnis de terre. Ceux qui veulent du beau attachent une lambrissure extérieure aussi en travers et le dedans d'une boiserie très simple. Telles sont les fermes que j'ai vu en route et ici; quant à la nôtre elle est encore dépourvue de tout luxe, néanmoins elle m'a plus au premier coup d'oeil; elle est de 2e classe, une chambre en plein pied de toute l'étendue du bâtiment ayant une cheminée où l'on peut faire un feu monstre.

Les cheminées ici sont en dehors du bâtiment mais tous joignent de manière que le foyer qui est intérieur paraît être pratiqué fort avant dans le mur; notre chambre supérieure comprend toute l'étendue au-dessus de celle d'en bas, celle-ci a pour plafond le toit, elle a aussi une cheminée ce que n'a pas la chambre supérieure de Mr. Espérandieu, mais en revanche elle a une adjonction formant 2 chambres puis sa cuisine est jointe à sa chambre tandis que la nôtre est un bâtiment séparé de 8 pieds sous un avant-toit assez vieux qui ne peut nous garantir de la pluie au passage, cette cuisine est bien vaste et a une cheminée très bonne. Chez Mr. Espérandieu la même cheminée sert pour la chambre et la cuisine ayant ouverture des 2 côtés. Les granges et les écuries sont des loghouses dont les ouvertures ne sont pas même fermées avec de la terre aussi Mr. Espérandieu et moi avons l'intention en aucun temps d'exploiter nos domaines à l'euro péenne, il nous faudra

bâtir granges et écuries convenables.

Nos forêts sont magnifiques, l'arbre dominant est le chêne de diverses espèces ensuite les pins, les cèdres, les noyers, les chataigniers, les cyprès, il y a aussi de la vigne qui entoure bien des arbres cela ressemble de loin à d'énormes serpents, mais quant aux grappes il ne faut pas y penser parce que s'il y en a elles sont au sommet de l'arbre au moins à 80 pieds d'élévation. Les forêts de notre domaine vaudrait des centaines de mille francs si elles étaient en France ou en Suisse, tandis qu'ici elles s'estiment presque à rien. Il y a en Virginie un immense propriétaire qui a conduit Mr. Fatio d'Yverdon ces jours passés visiter des terres pour l'engager à faire des achats. Il lui faisait le prix de 30 sols l'acre et Mr. Fatio lui proposait 9 sols, pensez un peu de charmantes forêts à 9 sols l'acre. Il y serait arrivé si Mr. Fatio avait été bien encouragé. Un français du département de l'Ain, Mr. Montègre qui a perdu toute sa famille (10 personnes) au tremblement de terre qui détruisit la pointe-à-pitre en 1843 et qui possède des terres plus étendues que toute la Suisse dans le Cumberland donnera à tout français qui se présenterait une ferme pour rien pour le seul plaisir d'avoir des gens à qui parler français. Je l'ai vu dimanche passé au culte de la chapelle Espérandieu et ensuite nous avons causé ensemble. Il m'a salué en cher voisin quoiqu'il ait fait 70 milles pour nous voir. Il y avait au culte environ 30 personnes de langue française venues de divers côtés toutes à cheval, les Fatio d'Yverdon, les Diodats de Genève, les Sterki, etc. J'ai fait baptiser mon petit Eugène Emmanuel par Mr. Espérandieu à ce culte, je l'ai appelé Eugène en mémoire de Mr et Mme Eugène Dupuis chez qui il est né et qui se sont offerts pour parrain et marraine, puis Emmanuel parce que Dieu nous a gardé pendant notre voyage; à propos du voyage il est temps de vous le raconter.

1. La Pointe à Pitre (Guadeloupe).

Description du voyage.

Vous savez les pénibles moments que nous passâmes au détestable bureau des Rousses et le moment le plus pénible encore de nos derniers adieux à quelques-uns d'entre vous. Ces circonstances me paraissent maintenant fort anciennes, je crois que c'est à l'Auberge des Rousses que sera resté mon "carrick" car je ne l'ai pas revu depuis et le manque m'en a été très sensible sur le navire; le voyage des Rousses à Paris n'a pas été pénible, le bruit de la voiture endormait fréquemment les enfants, si ce n'eût été le conducteur, qui est un méchant drôle sans honnêteté, sans humanité qui ne nous laissait pas la liberté de descendre pour nos besoins; sans cela di-je cette partie du voyage aurait été très facile; d'autant plus que malgré la mauvaise volonté du conducteur nous parvenions cependant à avoir du lait pour mettre dans nos bouteilles de fer blanc mais cela ne se pouvait pas toujours car le conducteur malgré nos démonstrations fouettait les chevaux et alors la commission était manquée. Si Sieu ne nous avait pas soutenus nous aurions été réduits à l'extrémité à cause de lui. Mais à Paris il s'est montré bien pire, on aurait dit qu'il était chargé de nous étrangler car au bureau des diligences malgré que sur nos billets de place on nous avait accordé 900 k. de bagages il s'est montré impitoyable, 83 francs pour le surpoids et cela sans vouloir rabattre un centime malgré les représentations. Il faut que ceux qui se sentiront le courage de faire le voyage d'émigrant ne prennent pas de bagage, mais seulement une petite malle par chaque personne et solide et fermant à clef pouvant l'ouvrir facilement aux douanes. Il vaut mieux avoir des dollars en poches que des effets ou meubles en caisses qui coûteraient beaucoup de transports et que s'ils ne périssent en route ou se trouvent à l'arrivée ou pourris par l'humidité ou gâtés par la rouille.

1. carrick: sorte de redingote ample à plusieurs collets étagés (Robert).

De petites malles se placent facilement dessous les lits à l'entrepont, tandis que toutes les caisses, si vous n'êtes pas aux places des cabines seront descendues à la cale sous l'avant du navire exposées à toutes les avaries et les secousses du bâtiment, tandis que les caisses des passagers des cabines en raison de ce qu'ils paient plus cher sont placées à l'arrière dans un lieu sûr et sec.

Arrivés à Paris nous n'avons pas tardés à voir sur la place Ls. S. Aubert qui nous a beaucoup aidé au bureau et ensuite nous a conduit chez lui et nous a nourris ce jour-là et les suivants, puis conduit au chemin de fer le soir le tout de concert (avec!) Ate Piquet et Ls Reynond de la Combe du Moussillon; ces chers amis nous ont facilité et rendu agréable le passage à Paris. O que le Seigneur leur rende tant de bienfaits, ils nous ont fait parcourir la ville jusqu'aux hauteurs de Montmartre pour en voir l'étendue, c'est d'une grandeur et d'une beauté sans pareilles. Au chemin de fer pour le Havre nous avons été horriblement secoués non des secousses perpendiculaires mais horizontales et par là très fatigués au matin que nous sommes descendus. Mr. Espé (le frère) qui était absent de Paris mais chez qui j'ai trouvé une lettre pour moi m'adressait à l'hôtel du Havre chez Mr. Cherfils. Ce Cherfils qui ne s'est pas montré cher ami ne m'a demandé que 80 et quelques francs pour avoir passé une partie de 2 jours à son hôtel et fait 3 très maigres (repas) sans vin, heureusement que j'avais demandé et obtenu du Seigneur d'arriver au moment de la partance d'un navire, car nous pûmes déguerpir de suite de la maison de cet homme pour nous réfugier à bord le samedi après avoir fait nos achats de vivres. Mr. Müller qui n'est pas celui que nous avons connu chez nous, nous a été très utile pour traiter du prix avec l'armateur monsieur Lemaître qu'on peut appeler maître en fait d'avarice, à force de marchander nous sommes parvenus à obtenir passage pour la somme ronde de 1100 f.

Mais son navire était frété de telle manière que

l'avarice brillait partout dans toute sa perfection. Il avait fait faire à la hâte 2 espèces de cuisines et de latrines pour les passagers rien de plus misérable à voir, ce Mr. Lemaître est simplement le principal d'une maison de commerce qui traite avec des capitaines de navires pour toutes sortes de destinations. Notre navire le "Sarah Sheaf" avait heureusement un bon capitaine américain ainsi que son bâtiment. J'étais plus à mon aise c'est-à-dire sans crainte que sur un bâtiment français mais il ne parlait qu'anglais et s'appelait Williams Sands. Je remis tout mon argent à Mr. Müller contre une lettre de change sur Mr. J.G. Jaquet à New-York lequel me l'a payée à mon arrivée en or américain. Une chose que j'ai à recommander aux passagers, c'est de se procurer s'ils sont à l'entrepont et ainsi obligés de faire leur cuisine eux-mêmes de petites marmites en fer battu en forme de coquemars, parce qu'en cette forme elles se tiennent mieux sur la barre de fer du foyer et recevoir le feu de toute façon tandis que celles en fer blanc se dessoudent, nous en avons une grande en fer battu pour toute la famille alors ils nous fallait attendre qu'il y ait assez de place pour pouvoir la mettre au feu ce qui arrivait très rarement avant qu'il soit 10 heures ou midi tellement que nous avions faim toute la matinée. Il faut aussi des assiettes en forme de petits bassins pour pouvoir les tenir à la main en mangeant parce que si l'on peut s'asseoir ce n'est que rarement sur un bâtiment encombré de passagers et lors même que l'on peut s'asseoir toujours faut-il tenir son assiette à la main sur ses genoux il faut aussi à chacun sa tasse en fer blanc en forme de gobelet, sa cuillère, sa fourchette puis un gobelet ensuite d'autres vases pour mettre les légumes que l'on retire de la marmite, un autre de la même grandeur pour se laver le visage et les mains, un pot de nuit en zing à couvercle il faut une poêle à frire à court manche une bouillotte soit cocasse

1. coquasse: bouillotte ventrue (Larousse).

une théière et une cafetière et des poches à servir.

Ne prenez des pommes-de-terre qu'à la saison où vous pouvez avoir des nouvelles, en peu de jours elles deviennent détestables et la plupart pourries, vous pouvez prendre du pain pour 8 jours il se conserve très bien ce temps-là. Ne prenez pas de biscuit trop vieux tâchez de vous assurer qu'il a été fabriqué récemment. Il faut nécessairement du cognac, mais en mal de mer il est insupportable même à l'odeur, préférez de l'eau de cerises véritable. Quant au vin on s'empresse de vous offrir des vins noirs foncés soi-disant du Bordeaux mais en mal de mer la seule idée de ce vin vous fait déjà vomir. Choisissez un vin clair naturel et léger plutôt acide que doux. En fait de légumes prenez un grand nombre de choses mais peu de chaque, des gruaux, du riz, de la farine, des macarionis, des figues, des fruits secs, des haricots, des pois, de toutes ces choses peu sauf du sucre dont il faut une forte quantité et quelques pastilles de menthe, vous ne vous figurez ce qu'il y a à souffrir pendant ce long mal de mer surtout si l'on a mangé que d'une seule chose et qui vous est insupportable, puis tous ces ustensiles sont placés dans une caisse faite pour cela fermant à clef et vous avez votre petite caisse pour le fruit, votre caisse à sucre, thé, chocolat, votre caisse de légumes soit farineux, votre caisse à pain et de biscuit de mer, de vin, liqueur, vinaigre, huile, ces six petites caisses peuvent se ranger devant votre lit et vous servir de banc en même temps que votre malle unique de voyage. Quant à votre argent vous l'avez toujours sur vous en ceinture à moins qu'il ne soit en portefeuille de même que votre montre. Quant à la viande, les jambons tels qu'on les achète au Havre sont de sel tout pur et comme il n'y a pas moyen de les dessaler sur mer, c'est se procurer une véritable souffrance que d'avoir une telle nourriture sur un vaisseau, je ne conseille que l'achat de bon saucisson, du petit salé ou du jambon acheté par des amis sur lesquels on peut compter, car dans les magasins où les passagers se fournissent les jambons qui